

EXPAT BLUES

© 2024 éditions Project'iles.

9, Allée Pablo Casals

87410, Le Palais-sur-Vienne

(2^{ème} tirage)

« Les éditions Project'iles reçoivent l'aide de la DAC Mayotte, de l'ALCA Nouvelle Aquitaine pour la publication et la promotion de leurs livres. »

© Publié en accord avec l'Agence littéraire Ægitna

© La photo de couverture est tirée de la collection privée de l'autrice.

ISBN : 978-2-493036-24-7

« Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (article L. 122-4).

Diffusion : CED-CEDIF 128 bis av. Jean Jaurès
94208 Ivry-sur-Seine Cedex. T : 01 46 58 38 40

Distribué par : Pollen - 61, Z.I du Bois Imbert
85280 La Ferrière

Pour suivre nos parutions : www.editions-projectiles.com

LUCY MUSHITA

EXPAT BLUES

Récit • Tantara

p²

À mes enfants :
You're awesome.
Keep sailing.

I am what I am because of who we all are.
(Ubuntu philosophy)

1 J'ai faim

Après l'accouchement par césarienne de ma fille, une infirmière me dit :

– Vous ne pouvez pas manger avant que le gaz sorte.

Je me demande quand ledit gaz va sortir ou qui va le faire sortir, ou d'où il doit sortir. Le deuxième jour, comme rien ne se passe, je demande à l'aide-soignante :

– Quand est-ce que vous allez sortir le gaz ? Je meurs de faim.

– Mais c'est à vous de le faire sortir, me dit-elle avant de quitter la chambre.

Son anglais est horrible, son accent est lourd. Mon français est pire que son anglais. Toutefois, je hoche la tête. Après son départ, je réfléchis à notre échange. Et puis je fais le tour de ma chambre, à la recherche de l'interrupteur, pour le gaz.

Le troisième jour, une jeune infirmière affable et énergique fait son entrée :

– Nous craignons que votre gaz ne soit pas encore sorti. Avez-vous eu de la chance hier soir ?

Pourquoi décevoir quelqu'un d'aussi souriant et positif ?

– Oui ! je réponds sans réfléchir.

Elle part en courant pendant que je me reproche d'avoir menti. Et si on me demande où j'ai mis le gaz ? L'infirmière revient et me débarrasse de la perfusion. Puis, je suis récompensée par un énorme bol d'eau chaude polluée et insipide appelée soupe. Avant qu'elle ne sorte de la pièce, je termine la soupe.

Deux ou trois minutes après qu'elle a fermé la porte, je sens une chaleur me monter dans le corps. Avant que je puisse sortir du lit, le plus long des pets m'échappe, suivi par une félicité céleste.

D'un coup, je comprends pourquoi l'infirmière m'avait dit que c'était à moi d'évacuer le gaz.

Ce n'est pas la fin de mes déboires. Une autre infirmière me dit que je mangerai seulement de la soupe jusqu'à ce que je passe « à la selle ». Encore une fois, je hoche la tête de manière intelligente. Après son départ, je décortique notre conversation. Vu qu'on a réservé une chambre privée pour moi, je conclus que l'infirmière m'avertit qu'on attend toujours qu'une « salle » se libère.

Je passe deux jours à écouter mon estomac gargouiller, « Nourriture, nourriture ». J'ai hâte qu'on me conduise à la fameuse « salle », ma chambre privée. Manger de la soupe tous les jours ça va un moment. Je crève de faim. En France seulement depuis quelques mois, c'est la première fois que je regrette de ne pas avoir étudié le français. À l'âge de treize ans, j'ai catégoriquement refusé d'étudier cette langue, me souvenant de ma grande sœur qui avait appris le latin et le français, mais ne les avait jamais utilisés. Juste un peu de latin pour ses études d'infirmière, et c'est tout.

Je sais que je ne devrais pas demander à manger, mais je n'en peux plus des bols de soupe insipides. Après de multiples tentatives manquées, je parviens enfin à trouver le courage d'appuyer sur le bouton d'assistance, vers minuit le troisième jour. Alors que je guette le bruit des pas venant vers ma chambre : « Oui ? » Une voix résonne dans la pièce. Dans le coin du plafond, un bouton rouge s'est mis à clignoter.

Big brother is watching you!

Il y a un interphone dans ma chambre ! Ma gorge se dessèche. Que dois-je faire ? Comme si l'interphone pouvait me repérer, je me dissimule sous les couvertures, ne laissant que mes yeux fixés sur l'interphone.

La voix revient : « Madame, je vous écoute. »

Ceci ne figure pas dans le script. Je fouille dans ma mémoire pour trouver des mots, une phrase, peu importe. Il faut donner une réponse à la voix.

– J'ai faim.

– Pardon ?

– J’ai faim.

– Pardon madame, je ne vous comprends pas, veuillez répéter s’il vous plaît. Ré-pé-tez.

Oh là là. Nous sommes bien sortis du script cette fois-ci. Dès lors qu’on me demande de répéter le même mot, la même phrase, la défaite est assurée. Plus je me répète, plus la situation se dégrade. Mais bon, étant la mendiante, je n’ai pas le choix.

– J’ai faim.

De l’autre côté, des marmonnements suivis par du silence. Ils viennent me voir. Me planquer dans les toilettes ? Non, ils vont me repérer.

Si j’avais mon bébé ici dans ma chambre, je le prendrais et je m’enfuirais. Aucune idée de l’endroit où sont gardés les nouveau-nés. J’essuie mes larmes rapidement et je m’assois en attendant ma condamnation.

Si seulement j’étais un peu plus imposante, me dis-je, regrettant mon allure d’ado.

Sans avoir frappé au préalable, une infirmière entre en ouvrant la porte brusquement et m’adresse un interrogatif « Blaa blaa blaa blaa ? »

Ne comprenant rien, je la fixe en clignant des yeux. Sous l’influence de mon estomac affamé, mon cerveau me suggère : « Ne te laisse pas intimider, toi aussi tu as une arme linguistique. »

Je lance à l’infirmière :

– Do you speak English ?

– Pardon ?

C’est elle qui cligne les yeux maintenant.

– You speak English ?

Elle continue de cligner des yeux. Elle ouvre la bouche, la referme et s’en va en refermant la porte.

– Au revoir Mademoiselle Blaa Blaa. Je sais aussi dire des bêtises.

Je me sens triomphante. Deux minutes plus tard, je me sens

déjà bien moins triomphante. Mon estomac continue de se plaindre, mais je n'ose sonner à nouveau.

Que faire maintenant ? Il n'y aura aucun changement de garde avant demain matin. Je ne pourrai pas tenir jusqu'au lendemain sans manger, me dis-je en ajustant le lit pour rendre l'attente plus confortable. Pour ne plus penser à mon estomac affamé, je me replonge dans mon livre de chevet, l'autobiographie de Simone Signoret : *Nostalgia Isn't What It Used To Be*. Mais, à l'affût des pas de l'infirmière, je lis et relis la même phrase sans la saisir. Je préfère l'imaginer dans une cuisine en train de me préparer un bon repas.

Avant même que la porte ne s'ouvre, je réalise que ce n'est pas la même personne.

– Vaat tu yuu vant ?

– Something to eat.

– Pardon ?

– Food.

– Vat is dat?

– Something to eat.

Je mime l'action.

– Somsing to yit ?

– Yes

– Nouw ?

– Yes, now.

– Mais iss... iss... iss mittle of naait ?

– I'm hungry ! Protesté-je en larmes.

La porte se ferme. Les pas disparaissent. Je m'allonge. Le monde est devenu terne. Les larmes se déversent sur ma chemise de nuit. Qu'est-ce que je fais ici ? Je veux rentrer chez moi. Non, pas ici à Nancy, en France. Je veux retourner dans mon pays. Chez ma mère. Me régaler avec un plat épicé. Savourer une mangue juteuse fraîchement cueillie du mois de décembre. J'ai envie de manger du poulet « road runner »¹ à la sauce tomate et oignon piri piri. Et je le veux maintenant !

¹ Poulet fermier

Je n'aime pas ce pays, son climat si froid, être enfermée dans cette pièce chauffée artificiellement. Je me fous de leur belle neige. Je veux m'asseoir dehors, au soleil avec ma mère tenant mon bébé. Je veux sentir l'odeur de pétrichor². Je veux qu'on me parle en Shona. Je veux comprendre ce que tout le monde dit dans la rue, dans le bus, au supermarché. Savoir ce que les panneaux de publicité disent. Comprendre pourquoi tout le monde se met à rire soudainement...

La porte s'ouvre :

– Are you petit ahngry, big ahngry?

– Very hungry. Je dis en écartant les bras autant que possible.

Cinq minutes plus tard, elle est de retour.

Je suis émue aux larmes, rien qu'en regardant le plateau avec trois yaourts et une cuillère à café. L'infirmière installe la table surélevée et pose le plateau dessus. Elle me tapote gentiment le dos, ses yeux bleus immenses rivés dans les miens. En silence, elle quitte la pièce.

Telle un porc, je me jette sur les yaourts.

Dès le matin, je vais à la selle et on me conduit à ma chambre privée.

Mind your language : je sais désormais que « selle » c'est du caca et « salle » désigne une pièce/chambre/salon.

Ce n'était pas la fin de mes soucis. Alors que je suis dans ma chambre privée depuis cinq jours. Vers 10 heures le matin, on frappe et on ouvre la porte avant que je ne réponde.

– C'est la coiffeuse ! crie une femme en entrant avec un chariot de coiffeur incroyablement garni.

En me voyant, la dame hurle :

– Merde, elle est noire ! avant de se précipiter vers son chariot et de partir.

– Qu'est-ce que c'est ? demande une voix de l'extérieur.

– Elle est noire, je te dis. Vite !

La porte claque. Des rires éclatent.

² L'odeur de pluie sur un sol sec et chaud

Allez-vous-en ! Personnellement, je m'en fiche d'être noire, blanche ou bleue.

Et puis, lentement, avec précaution, la porte s'ouvre. Je retiens mon souffle. Une nouvelle tête apparaît et disparaît aussi rapidement. Dans le couloir, encore des fous rires.

Le dire ou ne pas le dire à la famille ?

That is the question.

La place est réservée

Nous sommes en 1987 et je vais à Paris en train pour une semaine. Cela fait tout juste un an que je vis en France. Mon français est atroce. Non seulement j'ai du mal à comprendre mes interlocuteurs, mais j'ai aussi du mal à me faire comprendre.

Aujourd'hui, je suis chargée. Poussette, sac de couches, biberon, lait et autres petits pots. Rien de très remarquable pour une maman qui voyage avec son bébé.

Génial, le train est déjà arrivé. J'ai huit minutes. Assez de temps pour m'installer. Puisqu'il est plus facile de se faire piquer sa valise qu'une poussette, je laisse cette dernière sur le quai pour le moment. Je monte et je range ma valise et mon sac, puis je reviens pour prendre la poussette.

Je voyage en première classe pour les sièges qui sont plus larges et confortables. De plus, lorsque le train n'est pas bondé, il y a de la place pour coucher le bébé. Je range poussette, valise et sac de bébé dans le porte-bagages du haut. Puisque j'ai déjà mémorisé mon numéro de siège, je trouve ma place facilement. Les gens parlent doucement, et comme je ne comprends rien, je ne prête guère attention à ce qu'ils se disent. À peine si je remarque vaguement que le volume s'est réduit avec mon arrivée.

Je trouve ma place. En face, il y a une grande dame distinguée. Est-ce mon imagination ou elle me foudroie du regard ?

Heureusement, la petite dort tranquillement dans sa poche kangourou.

J'enlève mon sac à dos et je le pose à mes pieds, en m'assurant

de ne pas croiser le regard de la grande dame d'en face.

Dommmage, je ne suis pas à côté de la dame derrière. Elle m'a souri.

Le train est presque plein, comme en témoignent les petits papiers marqués "Réservé" derrière chaque siège. Nous sommes bien avant l'ère du TGV, à l'époque où le trajet Nancy - Paris signifiait trois heures et demie, voire plus, de train.

Those were the days my friend!

Je me résigne donc à passer plus de trois heures avec une voisine qui me fait la tête.

Ça va, ce n'est pas la mort non plus.

Cependant, je me sens surveillée. Du coup, je calcule tous mes gestes pour ne pas décevoir la dame, prenant surtout bien garde de ne pas sortir la petite du sac kangourou.

On ne sait jamais, si la petite commençait à pleurer, la dame pourrait me gronder.

Au bout d'une dizaine de minutes, sans vraiment le vouloir, je lève la tête. Nos regards se croisent. Désespérée, je me retourne vers la fenêtre. Où sont donc les deux autres passagers qui n'ont pas pris place à côté de nous ? J'espère qu'ils monteront à bord à partir de Toul. Ou de Bar le Duc.

Comme si le petit Jésus m'entendait prier, un jeune couple nous rejoint. « Mesdames et Messieurs, bonjour », nous salue la jeune femme. Le monsieur fait un sourire poli. Je suis tellement soulagée, je souris radieusement. La jeune femme me scrute alors avec suspicion. Je me reprends. L'homme se charge de ranger les sacs et autres accessoires dans le porte-bagages. La vieille dame constipée observe la scène sans rien dire, un sourire crispé aux lèvres.

Le couple s'assoit l'un en face de l'autre, côté fenêtre. À voix basse, ils échangent quelques mots sans se soucier de nous. La grande dame les regarde comme si elle avait quelque chose à leur demander. Moi, je surveille la situation avec angoisse. Le train démarre. Je regarde ma montre. Pile à l'heure, comme d'habitude. La ponctualité des trains français me fascine. Ce n'est pas seule-

ment la ponctualité que j'admire, ce sont les horaires du départ ou d'arrivée. Dans les pays anglophones les trains partent à 15h00, 15h05 ou 15h10. Ici, on préfère 15h03, 15h13, 15h17. Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué.

Je regrette d'avoir adressé ce sourire au jeune couple. Je ne peux pas leur expliquer que c'est à cause de la dame constipée. Les trois heures jusqu'à Paris vont être bien longues. Bientôt la petite va sûrement se réveiller. La dame va s'énerver. Sûr que ça va barder ! Mais que ça va barder !

À moins qu'elle décède dans le sac kangourou.

Cette pensée me submerge. Elle me rappelle l'histoire d'une dame du village quand j'étais petite. Comme son bébé était malade, elle avait pris le bus du matin pour l'emmener à l'hôpital. On lui avait donné je ne sais quoi comme médicament. Et on lui avait demandé de revenir deux jours après. Pendant qu'elle attendait le bus du retour au village, elle avait senti son bébé pousser son dernier souffle. Sachant qu'il était illégal de transporter un cadavre dans les transports publics, et sans un sou pour louer une voiture, elle avait retenu ses émotions, avait fait une heure de bus et une marche de deux heures jusqu'au village. Ce n'est qu'au moment d'arriver qu'elle avait enfin poussé un cri pour pleurer son enfant.

Rien que d'y penser, mon cœur bat la chamade. Je me demande si certains parmi les passagers lui avaient posé des questions sur son bébé, « Garçon ou fille ? Quel âge ? Est-il toujours aussi sage ? »

Je suis tellement perdue dans mes pensées et soulagée que ma petite respire encore, que je ne remarque pas tout de suite que cette autre dame s'adresse à moi.

— Pardon ?

Elle répète son charabia. Je lui répète mon charabia. Elle secoue sa tête en désespoir.

— I don't understand French. Do you speak English?

Elle répète, en parlant plus fort. Je ne sais pas comment lui dire

que ce n'est pas une question d'ouïe.

People talking without speaking

*People hearing without listening*³

Elle se lève. Elle tapote l'appuie-tête de mon siège avec son index bien manucuré, « Réservé, réservé, réservé, réservé ! »

– Oh yes, reservation! Oh dear, tickets.

Je la scrute de plus près. Jupe bleu marine, plissée. Chemise bleu clair, à manches longues. Un cardigan du même bleu que la jupe, un serre-tête sombre, une broche dorée épinglée sur le cardigan et des perles rose clair au cou. Vu que c'est le même bleu que la dame SNCF à la gare, j'en conclus qu'elle est agente de la SNCF.

Que j'suis bête, c'est une contrôleuse des billets.

18

Madame pousse un soupir. La conversation cesse. Je sens les yeux du wagon entier sur moi, je plonge dans mon sac. Je fouille. J'ai honte de ne pas comprendre le français. J'ai honte de ne pas le parler. J'ai honte de me donner en spectacle. Où est mon billet ?

Ouf, je trouve le billet. Et la réservation. Vite, je lui tends les deux,

– I'm sorry, here. Here's the ticket. And here's the reservation.

Au lieu de les prendre, elle recule, ses mains en l'air, comme si je tenais un revolver.

– Non, non, non.

Mais qu'est-ce qu'elle me veut à la fin ?

Je range mon billet et ma réservation. Autour de moi, ça chahute, ça gesticule. La jeune femme esquisse un sourire. Son compagnon rit. La jeune femme le sermonne. Moi, je reste bouche bée. Qu'est-ce qu'il se passe ?

Surtout ne pas pleurer. Pas le moment.

La petite gigote. Je m'empresse de la sortir du porte-bébé kangourou. Elle regarde autour. Cette autre dame derrière moi, plus jeune, coupe garçon, se lève et s'adresse à la petite, « Coucou bébé. Bonjour, bébé. Joli bébé. »

³ Simon and Garfunkel, *The sound of silence*, 1964.

Franchement, je préférerais qu'elle ne s'en mêle pas, mais bien sûr je lui souris.

– Fille ou garçon ?

– Fille. Je me presse de répondre, fière de comprendre la question.

En même temps, je redoute qu'elle entame une conversation que je serais incapable de suivre.

– Elle est belle la petite, ah. Oui tu es belle, pas vrai ?

La dame me fait un clin d'œil complice et jette un regard derrière moi.

Je me retourne. La grande dame constipée avance vers l'autre wagon, son sac à main sur l'épaule gauche et une petite valise à roulettes dans la main droite. Je comprends qu'elle n'était qu'un passager comme moi. Moi, je ne sais plus quoi penser à son sujet. Était-elle une mauvaise personne ou bien une sotte ?

Et toi, dans toute cette histoire, satisfaite de sa punition ou pas ?

Tout d'un coup, l'histoire de mon amie blanche qui a longtemps vécu au Kenya me revient. De retour en France, elle est dans le train avec ses deux petits garçons. En face, il y a deux messieurs noirs. Le petit de trois ans leur dit bonjour en anglais parce qu'au Kenya, les noirs qu'ils côtoyaient parlaient anglais, contrairement aux blancs qu'ils connaissaient, des diplomates qui parlaient français.

Quand un des deux messieurs lui répond en français, le petit est tellement surpris qu'il crie :

– Maman, le monsieur parle comme nous.

Vexé, le monsieur explique au gamin :

– Oui cher petit, nous ne sommes pas des singes. On parle comme toi et ta maman.

Vexée aussi, mon amie essaie tant bien que mal d'expliquer la situation :

– Mais non monsieur, ce n'est pas ce que vous pensez, nous avons séjourné au...

– Oui madame, on a compris. Vous savez, la vérité sort de la

bouche des enfants. Toujours.

Et puis tout le monde s'en mêle. En larmes, mon amie est obligée de ramasser ses affaires et de changer de wagon.

Bien que je sache que je n'y suis pour rien à propos de ce qui vient de se passer, je me sens quand même responsable, presque en faute. Il nous faut inventer un nouveau mot, pour décrire ce sentiment contradictoire dans lequel nous nous sentons coupables en sachant très bien que nous sommes innocents d'une situation malsaine qui nous implique et nous complique la vie.

Est-ce que Madame n'est coupable que parce qu'elle a suivi une pensée unique ? Sa société bien-pensante lui a appris que tous les non-blancs sont si pauvres qu'ils ne peuvent pas s'acheter des billets de première classe. Qui est le véritable coupable ? Ma copine, sans demander quoi que ce soit à personne, s'est retrouvée coincée dans un tourbillon de querelles sur la langue et la couleur de peau.

Just tired, very tired of this sordid comedy.

3

Avez-vous vu le prix ?

Nous sommes dans les années 1990. Mes beaux-parents nous rendent visite pour quelques jours. Comme tous les Français qui se respectent, ils sont de fins gourmets. Alors je vais au marché couvert de Nancy car il paraît que le fromage là-bas est meilleur que celui du supermarché. Bien sûr je fais la queue devant le meilleur stand. À moi le tour. La dame semble me connaître mieux que je ne me connais moi-même.

21

Elle : Je vous écoute !

Moi : Un St Félicien s'il vous plaît.

Elle : Jeune ou avancé ?

Moi : Jeune s'il vous plaît.

Elle : Avec ceci ?

Moi : Du gruyère suisse.

Elle : Du gruyère suisse, comme ça ?

Moi : Un peu plus.

Elle : Comme ça ?

Moi : Plus.

Elle : Là ?

Moi : Ben, ok là.

Elle : Voilà.

Moi : Merci.

Elle : Avec ceci ?

Moi : Du Beaufort s'il vous plaît.

Elle : Du Beaufort quand même ! Comme ça ?

Moi : Un peu plus s'il vous plaît ?

Elle : Un peu plus ?

Moi : Un peu plus.

Elle : Comme ça ?

Moi : Un peu plus.

Elle : Un peu plus ?

Moi : Oui, un peu plus.

Elle : Comme ça ?

Moi : Plus.

Elle : Plus ?

Moi : Oui Madame, plus.

Elle : Avez-vous vu le prix ? Le Beaufort est assez cher hein, Madame. Mais c'est un fromage noble.

Moi : Oui, mais un peu plus.

Elle : Écoutez, comme vous voulez. Je vous aurais prévenue.

Moi : Madame, j'ai du monde ce week-end.

Elle : Ah oui, c'est qui ?

Moi : Mon beau-père. Et son épouse. Et leur fils.

Elle : Ah oui. Ils sont français ?

Moi : Pardon ?

Elle : Je vous demande s'ils sont français. Il n'y a pas de mal Madame.

Moi : Oui, ils sont français.

Elle : C'est juste pour faire la conversation, rien d'autre.

Moi : Je vois.

Elle : Mais c'est vrai Madame. C'est pour vous que je dis ça.

Moi : Pour moi ?

Elle : Mais oui Madame. Le Beaufort est cher. Je ne veux pas que vous fassiez une erreur.

Moi : Merci alors.

Elle : Écoutez, comme vous voulez Madame. Après tout, votre argent ne me regarde pas.

Moi : C'est vrai.

Elle : Mais je rêve. Nous sommes chez nous ici. Quand même !

Moi : J'avais compris.

Elle : Cela vous fait trois cent cinquante-cinq francs et trente-huit centimes.

Moi : Par carte bleue merci.

Elle : Par carte bleue ?

Moi : Oui, carte bleue.

Elle : Voilà, votre reçu.

Moi : Merci madame, et bonne journée

Elle : Mais Madame, vous oubliez votre fromage !

Moi : Ah, oui.

Elle : En plus je vous ai rappelée. Je suis quand même gentille.

Moi : C'est exact.

Elle : On dit merci, Madame !

Moi : Bitch, pig, cow, arsehole, idiot. One day...

Elle : Pardon ?

Moi : Rien.

Elle : Ben vous pouvez beugler comme vous voulez, moi je ne comprends pas l'africain !

Moi : C'est de l'anglais Madame.

Elle : De l'anglais ?

Moi : Oui.

Elle : Donc vous êtes américaine ?

Moi : Pardon ?

Elle : Vous est américaine ?

Moi : Oui.

Elle : Ben, n'attendez rien de moi. Je suis nulle en américain.

Moi : En américain ?

Elle : Vous parlez américain, non ?

Moi : Anglais.

Elle : Mais vous m'avez dit que vous étiez américaine.

Moi : Oui.

Elle : Donc vous parlez américain ?

Moi : Anglais.

Elle : Mais ?

Moi : L'américain n'existe pas.

Elle : Écoutez, je ne comprends rien de votre histoire !

Moi : Je sais, au revoir et bonne journée.

Elle : Mais j'vous jure.